

REVUE DE PRESSE

*Hilda*



## Culture & Savoirs

### THÉÂTRE

# Madame Lemarchand, entre miel et esclavagisme

Mise en scène lumineuse d'Élisabeth Chailloux pour *Hilda*, de Marie Ndiaye, avec Natalie Dessay merveilleusement effrayante en bourgeoise désespérée.

Strasbourg (Bas-Rhin), envoyé spécial.

**O**n ne verra jamais Hilda. Ni de près ni de loin. Et pas plus en peinture. Pourtant, il n'y a qu'elle qui compte, qui envahit le plateau, qui subjugue ceux qui la connaissent, qui la fréquentent, qui lui parlent, qui l'aiment. Eux, ce sont d'abord son mari Franck et sa sœur Corinne. Interprétés par Gauthier Baillot et Lucile Jégou, ils ont peu de texte, mais sont incontournables. Autant par leur présence que par leurs silences. Et puis il y a Madame Lemarchand, dont Natalie Dessay fait un personnage à la fois banal, commun et effrayant, d'autant plus qu'apparaissent ses fractures. L'autrice, Marie Ndiaye, lui fait d'ailleurs dire, quand elle propose de prendre Hilda à son service : « *Je suis une maîtresse de gauche, humaine, décontractée, facile à contenter* », pour ajouter un peu plus loin : « *Hilda est ma femme de peine, elle m'est donc assujettie*. » Le piège vient ainsi à peine de s'ouvrir.

#### Peu de décors, seuls comptent les mots

Élisabeth Chailloux, qui en 2008 avait déjà fréquenté le personnage, mais en étant alors sur la scène du Studio Casanova à Ivry-sur-Seine, a imaginé, avec la complicité d'Yves Collet et Léo Garnier pour la scénographie et les lumières, une mise en scène lumineuse et finement découpée. Le décor, sommaire, n'est installé qu'au second plan, en fond de scène. Avec, à jardin, un piano, sur lequel un nounours semble faire des cabrioles et, à cour, la cuisine. Comme pour dire que la vie existe bien dans cette maison, mais que ce n'est pas l'essentiel. Au premier plan, rien, juste des panneaux mobiles et translucides, parfois un

fauteuil de cuir orangé, une chaise en Formica. Car ce qui compte, avant tout, ce sont les mots. Ceux dont manque Franck pour dire combien il est opposé à la proposition de Madame Lemarchand, combien il est amoureux de sa femme, qu'il voudrait voir revenir auprès de leurs propres bambins, combien il est malheureux de ne plus pouvoir travailler à la scierie, après cet accident sur une machine qui lui a coûté une phalange sectionnée net.

Le pansement se fait à vue, comme presque les changements de costumes signés Dominique Rocher. La robe rouge de Madame Lemarchand est à elle seule tout un discours. Et l'ensemble est soutenu par l'ambiance sonore de Madame Miniature, qui marque bien plus qu'une simple ponctuation. La patronne dite de gauche et son époux, seulement nommé lui aussi, sont désormais adhérents du « Parti radical ». L'on comprend vite qu'il ne s'agit encore que d'un déguisement. Au plus profond, ce n'est pas d'apparences qu'il s'agit, mais d'un effondrement moral et mental chez la patronne, le cri d'une solitude absolue. Dans ce rôle, Natalie Dessay est implacable. « *J'ai une chance fantastique d'interpréter un tel rôle* », nous disait-elle le soir de la première au TNS de Strasbourg, les yeux encore brillants de gourmandise. « *Les personnages lisses et gentils c'est tellement ennuyeux à incarner, je ne faisais que ça à l'opéra*. » Cette fois, il s'agit de prendre à bras-le-corps une femme qui oscille entre folie et renaissance de l'esclavage, sous couvert de miel et de bonté. Aussi glaçant que vibrant et remarquable. ●

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 17 octobre au TNS de Strasbourg. Du 20 au 30 aux Plateaux sauvages à Paris. En février 2022 à Caen, Ivry-sur-Seine. En mars à Toulon.



**Nathalie Dessay interprète Madame Lemarchand, personnage à la fois banal et terrifiant.** Jean-Louis Fernandez





## « Hilda », lutte de classes et folie cannibale

Natalie Dessay excelle en patronne vampirisante dans « Hilda », une pièce de Marie Ndiaye mise en scène par Élisabeth Chailloux. Un spectacle taillé au cordeau, qui balance le public entre rire et effroi.



Extrait de la pièce «#Hilda#». JEAN-LOUIS FERNANDE

« *Je veux Hilda* ». Pendant une heure et demie, le prénom tourne en rafales dans la bouche de Madame Lemarchand. Robe cintrée, escarpins chics et chignon élégant, Madame Lemarchand appartient à la bourgeoisie d'une « *petite ville* » anonyme. Elle cherche une femme de ménage qui remplisse aussi la fonction de nounou pour ses enfants et de dame de compagnie pour elle-même.

Lassée des « *Brigitte* » et des « *Françoise* », des employées subitement boutées hors du pays faute de papiers en règle, elle entend cette fois trouver la perle rare et elle veut Hilda qui cristallise nombre de ses



[Visualiser l'article](#)

fantasmes. Elle fait venir à ce propos Franck Meyer, le mari de l'intéressée, afin de l'informer de son désir. Madame Lemarchand manie la langue avec adresse, lance ses arguments et pare à la moindre objection, privant l'homme de toute possibilité de résistance.

→ À LIRE. « La vengeance m'appartient », de Marie NDiaye : la mémoire et le mal

La destinée d'Hilda, qui demeurera invisible aux yeux du public, se dessine de chapitre en chapitre au fil des échanges entre les autres personnages : sa patronne, son mari et sa sœur. Dans une atmosphère à la Chabrol, la vie d'Hilda est progressivement aspirée par Madame Lemarchand qui manœuvre et modèle son employée comme « sa » chose.

#### Fracture sociale

Sa logorrhée démoniaque réduit au silence Franck dans toutes ses tentatives de protestation. Ouvrier dans une scierie, il use d'un vocabulaire simple, « *Hilda est fatiguée* », « *Hilda a peur* » et quand la colère le prive de mot, les grossièretés fusent comme d'ultimes - et inutiles - cris de désespoir.

Les rires sombres déclenchés par une plume trempée dans l'acide viennent hurler le malaise qui monte peu à peu. Dans cette pièce écrite en 1998 - le service d'Hilda se monnaie encore en francs -, Marie Ndiaye distille un parfum d'étrangeté et, par l'horreur de la fiction, croque une fracture sociale qui, depuis n'a cessé de se creuser.

D'un côté, cette riche patronne achète l'existence de son employée tandis que de l'autre, Franck se voit soumis par la précarité à la reddition. Gauthier Baillot interprète ce personnage à l'abattement mutique avec une force dont l'éloquence se révèle dans une inclinaison des épaules, un regard luttant en vain contre l'humiliation ou encore ce visage qui se décompose lorsqu'il aperçoit au loin Hilda recluse dans le jardin des Lemarchand.

#### Natalie Dessay dans la peau du monstre

Face à lui, Natalie Dessay, qui poursuit le chemin qu'elle s'est choisi au théâtre après sa carrière à l'opéra, porte avec une maîtrise époustouflante le rôle de Madame Lemarchand, clé de voûte de la pièce. Dans une mise en scène épurée, Élisabeth Chailloux la dirige avec une précision de miniaturiste.

Déployant une diction limpide - une prouesse pour ce texte au flot furieux -, les yeux et les traits mus par une ambiguïté permanente, Natalie Dessay dompte l'extrême complexité de ce personnage. Elle est à la fois cet indéniable monstre et cette femme, une mère, une épouse aliénée par une insupportable solitude qui dit : « *J'ai besoin d'Hilda pour affronter la longueur des jours, pour sourire à mes enfants et résister au désir de nous faire tous passer de l'autre côté.* »

Jusqu'au 30 octobre [aux Plateaux Sauvages à Paris](#). Rens. : [lesplateauxsauvages.fr](#). Puis en tournée en 2022 : à la Comédie de Caen du 1er au 3 février, au théâtre des Quartiers d'Ivry du 16 au 20 février, à Châteauvallon le 8 mars.

www.lequotidiendumedecin.fr

Pays : France

Dynamisme : 14



Page 1/2

[Visualiser l'article](#)

## Hiegel et Dessay, deux grands caractères



Catherine Hiégel

Crédit photo : JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Pour « Les Règles du savoir-vivre » et pour « Hilda », l'art du jeu de comédiennes originales.

www.lequotidiendumedecin.fr  
Pays : France  
Dynamisme : 14



[Visualiser l'article](#)

\* Catherine Hiegel fut des années durant une étoile de la Comédie-Française et mène depuis dix ans une carrière brillantissime. Elle est libre, audacieuse, très demandée. Au Petit-Saint-Martin, où l'accueille Jean Robert-Charrier, qui l'avait programmée lors du Festival d'Anjou en juin, elle se délecte d'une fantaisie féroce de Jean-Luc Lagarce. « **Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne** » sont une variation d'après l'authentique ouvrage d'une certaine baronne Staffe, pseudonyme d'une journaliste qui savait qu'un titre ferait autorité. Publié en 1889, le manuel fait rire et sourire. Jean-Luc Lagarce, quelques mois avant de mourir, trouvait le courage de s'amuser. La société à qui s'adressent ces conseils impératifs a disparu, mais les règles sont encore en vigueur dans certains milieux, notamment ceux qui concernent les étapes d'une vie chrétienne : baptême, mariage, enterrement... Dirigée avec une acuité formidable par Marcial Di Fonzo Bo, qui la connaît et l'admire, Catherine Hiegel est irrésistible. Dans une robe-tunique noire à col blanc, sur un pantalon droit, elle a quelque chose de délicieusement enfantin. Un air candide qu'accentue sa masse de cheveux bouclés, mais que démentent et les regards, et les mimiques, et les intonations. Circulant entre trois grandes tables, lisant parfois, disant surtout, elle est comme une acrobate sur un fil#! Drôle, cocasse, merveilleusement talentueuse. ( *Théâtre du Petit Saint-Martin, durée 1 heure, jusqu'à la fin de l'année, [petitsaintmartin.com](http://petitsaintmartin.com)* )

\* Sur un autre ton se donne « **Hilda** », texte très singulier de Marie Ndiaye. Irréel et sonnant « vrai ». Une bourgeoise de province, mère de trois enfants, conventionnelle apparemment, jette son dévolu sur une jeune femme nommée Hilda pour qu'elle s'occupe de sa maison et des enfants. Elle traite avec le mari d'Hilda. Impose ses conditions. Peu à peu, cette femme blonde, lisse, lumineuse, glisse dans une folie terrorisante. Elle fait d'Hilda, que l'on ne voit jamais, sa chose. Sa prisonnière, le support de ses fantasmes. Mise en scène par Élisabeth Chailloux, Natalie Dessay est magistrale. Elle donne tout ce qu'il y a d'inquiétant en cette femme, autoritaire jusqu'au délire, par de subtiles nuances. Elle séduit puis glace le sang, femme-enfant capricieuse, odieuse mauvaise femme. Le personnage ne cesse de parler. Natalie Dessay donne toutes les couleurs du texte de sa belle voix. Ses interlocuteurs, le mari, très sensiblement incarné par Gauthier Baillot, la sœur d'Hilda, jouée avec finesse par Lucile Jégou, tentent de résister face à l'insidieuse malade... Quelque chose d'un polar ... (*Les Plateaux sauvages, durée 1h30 jusqu'au 30 octobre, puis en tournée en 2022, notamment à Caen, Ivry, Toulon, [lesplateauxsauvages.fr](http://lesplateauxsauvages.fr)* ).

## Hilda : Natalie Dessay, une vampire de première classe



Photo Jean-Louis Fernandez

**Au Théâtre National de Strasbourg, Elisabeth Chailloux plonge à corps perdu dans la pièce aussi brillante que glaçante de Marie NDiaye, et offre à la comédienne un rôle taillé sur-mesure.**

Mme Lemarchand n'est pas femme à y aller par quatre chemins. Alors, d'entrée de jeu, elle pose ses désirs sur la table : « *Je me suis laissé dire que vous avez une femme qui ferait mon affaire* », assène-t-elle à Franck, sans autre forme de procès. Cette « *femme* », c'est sa femme, Hilda, dont Mme Lemarchand s'est entichée avant même de la rencontrer. Grande bourgeoise d'une petite ville de province, elle ne cherche pas une « *simple* » domestique pour s'occuper de son intérieur et de ses trois enfants, mais bien « *une femme de corvée et de devoir* », « *une femme de service* », « *une femme de servitude* », « *une femme de peine* ». Dans sa bouche, les mots ont, plus que chez beaucoup d'autres, un sens, et Franck, qui les maîtrise moins bien qu'elle, ne va pas tarder à s'en apercevoir. Amadoué par les 50 francs de l'heure promis, dont la moitié lui reviendra directement, il tope, sur le dos de son épouse, avec ce diable dont il peine à distinguer le vrai visage, et met le doigt dans un engrenage qui va, progressivement, réduire Hilda en esclavage.



Car, celle qui se décrit comme « *une maîtresse de gauche, humaine, décontractée, facile à contenter* » use en réalité à la perfection, et à grand renfort de perversité, des leviers que lui octroie sa position sociale dominante. De l'argent, bien sûr, qu'elle utilise pour appâter, puis enserrer Franck, mais aussi du langage qu'elle transforme en arme de destruction massive pour écraser son interlocuteur, rendu quasi mutique, l'entraîner, à son corps presque défendant, dans une lutte gagnée d'avance et obtenir sa complicité passive. Sous couvert, pour se donner bonne conscience, d'une quête d'égalité avec son employée, tout son discours transpire le mépris de classe. Il faut les entendre pour comprendre à quel point elles peuvent faire frémir ces sentences distillées telles des évidences, ces allusions à peine voilées à la propreté, forcément toute relative, des domestiques, à leur tendance naturelle au mensonge et à la fraude, à leur besoin urgent d'éducation dont l'employeur, dans son infinie bonté, se chargera. **Terrifiante, la pièce de Marie NDiaye se fait aussi frontalement que subtilement politique lorsque son implacable mécanique, qui repose autant sur la domination sociale que masculine – Franck étant moins inquiet pour le devenir d'Hilda que pour le sien et celui de ses enfants dont elle a la charge –, conduit, au-delà de l'asservissement, à la vampirisation totale d'une classe par une autre.**

Comme souvent chez l'autrice, *Hilda* devient alors un piège organique dramaturgiquement brillant, où les frontières de la normalité sont repoussées si finement que ce qui serait, d'emblée, passé pour inacceptable se fait subrepticement commun, à la manière des manipulations psychologiques les plus sournoises qui ne cessent, pas à pas, de faire reculer les limites du possible. Surtout, la dramaturge est assez maligne pour brouiller les lignes et éviter l'écueil du manichéisme : tandis que Mme Lemarchand lève le voile sur des failles qui peuvent susciter une certaine compassion, Franck n'a, à mesure que la pièce avance, plus rien de la blanche colombe des débuts. Une monstruosité contagieuse et à géométrie variable d'autant plus effrayante que sa victime, Hilda, est, à la fois, absente et omniprésente. Alors qu'elle n'apparaît jamais au plateau, son nom ne cesse d'être répété et il est impossible de ne pas l'imaginer, là au fond du jardin, là dans la voiture stationnée en bas de l'immeuble, tel un fantôme dont Marie NDiaye, et Elisabeth Chailloux dans son sillage, se plaisent à décupler la capacité à générer de l'étrangeté.

En fine connaisseuse de ce texte, qu'elle avait déjà monté il y a près de quinze ans, l'ancienne patronne du Théâtre des Quartiers d'Ivry le gratifie d'une mise en scène d'une belle et pertinente sobriété. Bien consciente que la pièce, par son caractère ravageur, se suffit à elle-même, elle ne cherche jamais à en faire trop, mais l'accompagne, au contraire, pour en dévoiler, grâce à la subtilité de sa lecture, toute la puissance. Installée à la manière d'un quasi-boulevard, elle se nimbe, peu à peu, de cette dureté et de cette noirceur qui, au fur et à mesure, rendent les rires du public de plus en plus rares, jusqu'à les éteindre complètement. Une dynamique insidieuse, à l'image du texte, qui repose, pour une large partie, sur les épaules de Natalie Dessay. **Remarquable dans le rôle de Mme Lemarchand, à l'aise avec la langue pourtant retorse de Marie NDiaye, la comédienne renforce, par sa rectitude, le côté glaçant de son personnage, et sait, dans le même temps, se faire paradoxalement émouvante lorsque la bourrelle laisse entrevoir ses fêlures.** Face à elle, Gauthier Baillot incarne avec doigté l'homme désarmé avant même d'avoir livré le combat, et qui s'avère, en définitive, plus dual, ambivalent et lâche qu'on ne le croit.

# Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

## Natalie Dessay, ligne tragique

par [Armelle Héliot](#)

**Dirigée par Elisabeth Chailloux, elle donne force particulière à la femme qui parle tant dans *Hilda* de Marie NDiaye, face à Gauthier Baillot et Lucile Jégou.**

De larges panneaux qui pivotent ne ferment pas tout à fait le plateau : à jardin, le côté de la maison, obscur. On devine un porte-manteau, une lampe. Le fauteuil de cuir qui est à vue, disparaît de temps à autre, derrière la cloison. C'est le côté de la femme qui parle. De l'autre, on distingue beaucoup mieux, à l'arrière, une table de cuisine. C'est l'appartement où Hilda vivait avec son mari et ses deux enfants. Parfois, de grandes images d'immeubles, style HLM, sont projetées au fond. C'est tout ou presque. De la transparence, de la lumière, des faux jours. Une scénographie et des éclairages d'Yves Collet et Léo Garnier.



Franck, Gauthier Baillot, tente de s'opposer à la femme qui lui vole, littéralement, sa femme. Photographie de Jean-Louis Fernandez. DR.

Il y a près de vingt ans Frédéric Béliet-Garcia avait mis en scène Zabou Breitman dans ce texte étrange et dérangeant, écrit de sa plume singulière par Marie NDiaye. On ne l'avait pas oublié. L'auteure ne s'embarrasse pas d'introduction. On est au cœur du propos, immédiatement. Une femme, bourgeoise, bien mariée, trois enfants, une jolie petite femme blonde et lumineuse, reçoit le mari d'Hilda. Elle veut Hilda que l'on ne verra jamais. Elle veut Hilda dont on lui a dit qu'elle était belle, efficace, idéale pour elle, Madame Lemarchand. On est en province. Comme on pourrait être en Afrique au temps des colonies et qu'une épouse veuille une « Fatou », puisqu'ainsi ces dames appelaient toutes leurs employées...

Personnellement, on n'a jamais pris ce texte très puissant, pour une critique de la gauche bien pensante et égoïste. Personnellement, on n'a jamais pris ce texte pour une description sociétale. Mais bien pour une plongée au cœur de la folie, de la peur, de l'assujettissement. De la solitude, de la névrose.



Les trois personnages s'affrontent... Photographie de Jean-Louis Fernandez DR

Madame Lemarchand, Natalie Dessay, dans sa seyante petit robe à dominante rouge, chignon souple, cache un dibbouk. Elle pense qu'elle peut acheter Hilda. Elle passe un contrat avec le mari de la jeune femme, mais il a tôt fait de comprendre que cette patronne est dangereusement déséquilibrée.

En quelques lignes, en un temps serré –une heure trente de spectacle- et quelques séquences, Marie NDiaye parvient à multiplier les événements, jusqu'à l'accident de Franck Meyer, Gauthier Baillot, l'époux d'Hilda, qui appelle à la rescousse sa belle-sœur Corinne, Lucile Jégou. Deux personnages qui résistent. Mais Franck est un ouvrier qui perd son travail et qui ne possède pas la sûreté de langage de Madame Lemarchand. Corinne, elle, s'oppose frontalement à la méchanceté, au délire de celle qui retient sa sœur prisonnière.



En scène une heure trente durant, Natalie Dessay est très bien dirigée. Elisabeth Chailloux, metteuse en scène fine, musicale dans sa vision du théâtre voit Madame Lemarchand comme un vampire. Même si au contraire, on pense que cette femme est hantée, la représentation est remarquable.



Seule, paumée, destructrice... Natalie Dessay, dans la solitude et la folie de Madame Lemarchand. Photographie de Jean-Louis Fernandez. DR.

Le grand écrivain qu'est Marie NDiaye dit qu'elle ne sait pas tout de ses personnages. Ainsi sommes-nous dans la même position.

Gauthier Baillot, dans l'économie, sans démonstration, laisse affleurer le désespoir, l'impuissance de Franck. En quelques minutes, Lucile Jégou, donne sa force morale, son intransigeance à la soeur d'Hilda. Ils sont excellents.

Natalie Dessay est idéale qui laisse sourdre tous les sentiments contradictoires qui perturbent Madame Lemarchand. Aussi douce et séduisante qu'elle peut être rigide et inquiétante, jusqu'à terroriser tout le monde, l'interprète nous offre toutes les nuances d'une âme perdue. C'est une très grande interprétation, du côté d'une ligne tragique.

*Les Plateaux sauvages*, à 20h00 du lundi au vendredi et le samedi à 17h00. Jusqu'au 30 octobre. Puis en tournée en 2022, notamment à Caen, Ivry, Toulon. Durée : 1h30. Tél : 01 83 75 55 70. [www.lesplateauxsauvages.fr](http://www.lesplateauxsauvages.fr)

« Hilda » a été publié aux Editions de Minuit, 9€.



# Le Club de Mediapart

## Je suis Hilda, c'est moi Hilda

Ces mots vous ne les entendrez pas en allant voir « Hilda » la première pièce de Marie NDiaye montée une nouvelle fois par Elisabeth Chailloux. On ne parle que d'elle mais elle n'apparaît pas. Tout se concentre autour de madame Lemarchand , celle qui veut Hilda, intensivement interprétée par Nathalie Dessay.

[jean-pierre thibaudat](#)



Scène d'"Hilda" © Jean-Louis Fernandez

Hilda, Hilda, Hilda, le prénom obsède la pièce dont le titre est *Hilda*..C'est le prénom d'une femme dont les trois personnages parlent tout le temps et que l'on ne verra jamais. Celle que l'on voit tout le temps, c'est madame Lemarchand, une grande bourgeoise provinciale, mère de plusieurs enfants comme Hilda elle-même . Elle veut Hilda, elle la veut à son service, elle veut « *une femme de corvée et de devoir, une femme de service* » . Elle a eu des tas de jeunes femmes pour s'occuper de son logis et de ses enfants, elle n'en a plus. La dernière est retournée au Mali elle veut Hilda, elle l'aura, c'est ce qu'elle dit au mari d'Hilda, Monsieur Franck Meyer, dès la première scène.

Ainsi commence *Hilda*, la première pièce publiée par Marie Ndiaye en 1998 aux éditions de Minuit, après six romans. Un troisième personnage apparaîtra par la suite, Corinne, la sœur d'Hilda. Madame Lemarchand, n'a jamais vu Hilda, elle la veut elle et personne d'autre. « *Et le plus tôt possible* » « *Hilda aura la chance de servir chez des gens de gauche* » insiste madame Lemarchand, « *Je suis une maîtresse de gauche, humaine, décontractée ; facile à contenter* ». Rien de plus faux mais elle se persuade de ce qu'elle dit. « *Hilda, Hilda, Hilda !* » répète-t-elle comme une incantation » Marie Ndiaye campe là un personnage complexe, contradictoire tiraillée entre ce qu'elle est profondément et ce qu'elle voudrait être ou du moins paraître. Une femme en manque. D'amour

Nathalie Dessay fait son miel de ce personnage vampirique dans une mise en scène sobre d'Elisabeth Chailloux (qui avait déjà monté la pièce en 2008 au Théâtre des quartiers d'Ivry), L'actrice accompagne parfaitement le mouvement implacable que l'autrice donne à son personnage, degré par degré, ce que l'actrice traduit par petites touches physiques . Madame Lemarchand, la bien nommée, va s'approprier Hilda, l'installer chez elle jusqu' à proposer de la revendre ponctuellement à son mari Franck. Face à elle, Franck oppose une colère rentrée et Corinne la sœur d'Hilda son franc parler sans conséquence, deux rôles excellemment interprétés par Gauthiet Baillot et Lucile Jégou. Mais leurs personnages ne font pas le poids. Si bien qu'aujourd'hui la pièce peut paraître quelque peu déséquilibrée, entre celle qui a les mots et ceux qui ne les ont si peu. Cependant la pièce que met en place Marie Ndiaye est tel qu'elle laisse au bout du compte tout le monde anéanti.

Hilda va sombrer, étouffer sa haine, empêtrée dans les rets de madame Lemarchand qui connaît les pouvoirs pervers de l'argent. Franck et Corinne feront front commun jusqu'à vivre ensemble. L'union cependant ne fait pas leur force ni ne nourrit leur révolte morte née . « *Ne revenez plus ici* » seront les derniers mots que Franck adressera à Madame Lemarchand venue les inviter à déjeuner, alors que Hilda vit à demeure chez elle. La folie possessive de cette femme frustrée la verra adopter la façon qu'avait Hilda de faire osciller ses longs cheveux avant que Madame Lemarchand, autoritairement, ne lui les coupe.

Le verbe et la gestuelle deviennent ses armes afin de dominer et contraindre Hilda et Franck à se soumettre à elle. Le verbe enserre les personnages dans un gant de fer propre à les étouffer. L'arme suprême de Franck, face à ce déferlement de paroles, est le silence. Cette prolixité qui emporte tout sur son passage marque le pas devant cette abstinence de paroles. Puis, Franck oriente sa vie différemment, ne donnant plus corps à un chantage dans lequel il serait inquiet. De sorte qu'elle finit par tourner en rond dans son univers caractériel où la folie n'est jamais très loin, risquant d'imploser à chaque instant. Dépendant des autres pour vivre, elle ne peut survivre seule.

Le personnage de Mme Lemarchand est le rôle principal de cette pièce. *De facto*, ce personnage omniprésent par sa folle verve, tient cette pièce de bout en bout. Nathalie Dessay y accomplit une magnifique performance en tenant sur ses épaules tout le propos de cette comédie noire. Gauthier Baillot et Lucile Jégou ne sont pas en reste en apportant de la justesse et de la sincérité à leurs personnages. La mise en scène d'Élisabeth Chailloux s'avère riche et rythmée au fil des chapitres. L'adaptation de cette comédie noire de Marie Ndiaye est une réussite traduisant avec netteté le vampirisme psychique que constitue cette plaie contemporaine.

***Hilda* de Marie Ndiaye**

**Mise en scène Élisabeth Chailloux**



## Natalie Dessay, reine de la maison chez Marie NDiaye

Publié le 9 octobre 2021

**A**u Théâtre National de Strasbourg, Elisabeth Chailloux met en scène, avec intensité, *Hilda* de Marie NDiaye. Dans ce drame portant sur le rapport dominant-dominé, Natalie Dessay confirme sa force dramatique et nous captive.

On ne sort pas indemne de ce spectacle qui glace les sangs et bouleverse notre vision des relations humaines. Marie NDiaye, autrice associée au TNS, a écrit ce texte en 1999. On aurait aimé pouvoir dire que c'était au siècle dernier et qu'aujourd'hui, tout ce qu'elle aborde dans sa pièce, appartient au passé, à l'Histoire ! Au contraire, à la lueur de notre nouvelle société et des événements qui l'ont secouée, *Hilda* prend des résonances encore plus fortes, encore plus terrifiantes. C'est pour cette raison, entre autres, qu'Elisabeth Chailloux, qui avait monté la pièce en 2007, la recrée aujourd'hui.

Madame, femme autoritaire, riche et perverse, prête à tout pour conquérir l'objet de sa convoitise, est un



personnage qui passe par toutes les couleurs des sentiments. Son texte est écrit par l'autrice comme une partition, où chaque silence, ponctuation et césure comptent. Sans jamais aller à la caricature et à l'excès, jouant avec justesse chaque note, chaque émotion, n'ayant peur d'aborder l'aspect sexuel des désirs de son personnage, Natalie Dessay est exceptionnelle. Sans l'excuser, elle en montre également les failles, celle d'une immense solitude, d'un manque d'amour qui doit dater de son enfance. Elle ne sait aimer et être aimée, ce qui l'amène à la folie ! « J'ai besoin d'Hilda, pour affronter la longueur des jours, pour sourire à mes enfants et résister au désir de nous faire tous passer de l'autre côté. »



## *Du rire aux larmes*



La pièce démarre comme une comédie avec une bourgeoise que l'on pourrait qualifier de bien barrée à défaut de fofolle ! Madame

Lemarchand, provinciale nantie mais de gauche, cherche, non pas une bonne, mais une amie-employée qui s'occupera de tout ce qu'elle ne peut faire. C'est-à-dire de la maison, des enfants et d'elle-même. On lui a parlé d'une fille bien propre sur elle qui porte le beau prénom d'Hilda. On pourrait en rire, mais le premier malaise s'installe. Car Madame Lemarchand tend son piège. Durant les six scènes de la pièce, on assiste à une descente aux enfers. Celle du mari, qui après quelques vains sursauts de révolte, se résigne, abandonnant sa femme à son sort. Celle d'Hilda, devenue esclave qui s'étirole et se fane. Celle de Madame Lemarchand qui, face aux échecs, tombe dans la démence hystérique.

## *L'invisible apparent*

Le personnage principal, Hilda, on ne le verra jamais physiquement, mais uniquement à travers le regard des autres. Toute la force de l'écriture de Marie NDiaye est que cette invisible se matérialise dans notre imaginaire. Nous sommes en empathie, suivant sa résistance et son renoncement. Elle va subir le joug de Madame, jusqu'à ne plus voir ses propres enfants, ne plus avoir de vie. Et contrairement aux Bonnes de Genet, elle ne tuera point, mais s'effacera du monde des vivants. Que pouvait-elle faire ? On lui a enlevé le droit de penser, d'exister et de vivre.

## *Impressionnante Nathalie Dessay*

## *Une mise en scène sans concession*

Dans le rôle du mari d'Hilda, celui que Madame doit convaincre, celui que la précarité des fins de mois difficiles va lui faire perdre sa femme, Gauthier Baillot en impose. Jouant de son corps et de ses regards d'homme perdu, sa précision de son jeu est remarquable. Lucile Jégou est d'une droiture qui sied au personnage de Corinne, la sœur d'Hilda, celle qui ne se laisse pas intimider, sait dire non. Dans une superbe scénographie d'Yves Collet et Léo Garnier, Elisabeth Chailloux signent une mise en scène d'une grande intelligence qui éclaire la pièce « coup de poing » de Marie NDiaye.

## *Marie-Céline Nivière – Envoyée spéciale à Strasbourg*

**Hilda de Marie NDiaye**

**Théâtre National de Strasbourg**

1 avenue de Marseille 67000 Strasbourg

Du 7 au 17 octobre

Du mardi au samedi 20h, dimanche à 16h

Durée 1h30

**Tournée 21-22**

Du 20 au 30 octobre 2021 aux **Plateaux Sauvages**, Paris

Du 1er au 3 février 2022 à la **Comédie de Caen**

Du 16 au 20 février 2022 au **Théâtre des Quartiers d'Ivry**

Le 8 mars 2022 au **Châteauvallon-Liberté**, Toulon

Mise en scène d'Elisabeth Chailloux assistée de Lucile Jégou

Avec Gauthier Baillot, Natalie Dessay, Lucile Jégou  
Scénographie et lumière d'Yves Collet Léo Garnier  
Son de Madame Miniature

Costumes de Dominique Rocher

Vidéo de Michaël Dusautoy

Crédit photos © Jean-Louis Fernandez

# Hilda, une histoire de vampirisation

**Metteuse en scène reconnue, Élisabeth Chailloux crée au Théâtre national de Strasbourg (TNS), *Hilda*, un texte de Marie NDiaye, autrice associée au TNS. Elle distribue, entre autres, l'artiste lyrique Nathalie Dessay dans le rôle de M<sup>me</sup> Lemarchand, une bourgeoise enfermée dans une solitude dévoratrice.**

**P**ar intuition, la metteuse en scène Élisabeth Chailloux a su qu'elle avait la force d'interprétation du personnage de M<sup>me</sup> Lemarchand. Une femme bourgeoise de gauche qui maîtrise le langage et l'utilise pour imposer sa domination sur les plus faibles, les sans-voix.

## Un texte qui évoque déjà l'ubérisation de nos existences

Figure emblématique de 1992 à 2019 du Théâtre des Quartiers d'Ivry codirigé avec le regretté Adel Hakim (disparu en 2017), Élisabeth Chailloux est revenue au texte de Marie NDiaye, *Hilda*, qu'habite la bien nommée M<sup>me</sup> Lemarchand. C'est à Nathalie Dessay donc, l'artiste lyrique qui désormais mène une carrière de comédienne, qu'elle confie le rôle. Conquise par son interprétation dans *Certaines n'avaient jamais vu la mer* mis en scène par Richard Brunel.

Personnage né de l'imagination de la romancière Marie NDiaye, M<sup>me</sup> Lemarchand porte 90 % du texte d'*Hilda* qui se déroule sous forme de six rencontres, six dis-



***Hilda* mis en scène par Élisabeth Chailloux avec Lucile Jégou (à gauche) et Nathalie Dessay. Photo Jean-Louis FERNANDEZ**

cussions. M<sup>me</sup> Lemarchand s'entretient avec Franck Meyer, le mari d'Hilda, ouvrier précaire travaillant au noir, et Corinne, la sœur d'Hilda. Ensemble, ils évoquent la mystérieuse Hilda, l'absente si présente, la séquestrée qu'on ne verra jamais.

« C'est le premier texte dramaturgique qu'écrit en 1998 Marie NDiaye. Il reflète une vision politique de la société, souligne Élisabeth Chailloux. C'est une histoire de vampirisation, une métaphore de la société, ajoute la metteuse en scène. C'est un texte extralucide qui évoque déjà l'ubérisation de la société ».

Le pitch : Mme Lemarchand convoque Frank Meyer car elle veut engager son épouse, Hilda. Pour 50 francs de l'heure, il s'agit de faire le ménage, de s'occuper

de ses trois enfants et de lui tenir compagnie. Pourquoi Mme Lemarchand veut-elle engager Hilda et personne d'autre ? Elle a entendu dire qu'Hilda était saine d'esprit et belle de corps.

Que va-t-il advenir entre ces deux femmes ? Du mari, un homme mutique, détruit de l'intérieur ? « Il y a comme un suspense qui s'installe », avance la metteuse en scène. Des phrases simples aux adverbes innombrables disant une réalité concrète vont ouvrir des brèches vers le fantastique comme souvent chez la romancière. Cette dernière dit d'ailleurs qu'elle écrit des contes. Ces derniers scrutent la lutte des classes, nos sociétés qui se fracturent.

« Il faut arriver à faire sonner ce texte précis et étrange comme si

c'était normal, indique Nathalie Dessay. Je suis fascinée par la monstruosité qui existe en chacun de nous. C'est au théâtre, il me semble, que l'on peut exposer cette monstruosité et donc notre humanité ».

## Une béance que rien ne comble

Pour la comédienne, M<sup>me</sup> Lemarchand porte une malédiction, une condition d'être reposant sur une immense béance, une solitude que rien ne comble. « Elle se fissure et aspire à avaler » continuellement de la chair fraîche. Quel serait son pendant à l'Opéra ? « Médée », affirme celle qui a excellé dans le répertoire lyrique du XIX<sup>e</sup> siècle.

Face à M<sup>me</sup> Lemarchand, il y a le personnage de Franck Meyer qui, en peu de mots et en de nombreux silences, dévoile sa soumission. Il est joué par Gauthier Baillot passé par l'école du Théâtre national de Strasbourg et familier des tragédies antiques. C'est la jeune comédienne Lucile Jégou qui donne ses traits à Corinne. Son caractère insurrectionnel annonce les mouvements des zadistes et des gilets jaunes. Fraîchement diplômée, la jeune femme signe aussi l'assistantat à la mise en scène et son personnage de rebelle augure le meilleur.

**Veneranda PALADINO**

Du 7 au 17 octobre tous les jours à 20 h, sauf dimanche 17 à 16 h ; relâche lundi 11/10, salle Koltès du Théâtre national de Strasbourg. **Durée 1 h 30.** 03 88 24 88 00.

www.tns.fr

## THÉÂTRE

## Dans la peau d'Hilda



**Hilda, une histoire de dévoration et de lutte des classes.** Photo Jean-Louis FERNANDEZ

**En portant au plateau *Hilda*, la metteuse en scène Élisabeth Chailloux donne chair à une effrayante histoire de vampirisation et offre à Nathalie Dessay un rôle prodigieux. À voir au Théâtre national de Strasbourg jusqu'au 17 octobre.**

**S**a masse de cheveux blonds bascule d'un côté puis de l'autre. Le mouvement de tête imite très précisément celui d'*Hilda*. C'est l'une des dernières images de la pièce éponyme que met en scène Élisabeth Chailloux. Et l'une des dernières scènes qu'interprète Nathalie Dessay.

La cantatrice désormais comédienne y secoue sa chevelure et parachève ainsi la dévoration d'*Hilda* en imitant sa gestuelle. *Hilda* est cette femme de peine, la domestique que s'offre M<sup>me</sup> Lemarchand, à laquelle elle donne vie. Bourgeoise de gauche, elle n'en marchande pas moins ses névroses sur le dos des miséreux – *Hilda* et Franck Meyer, l'époux ouvrier qui travaille au noir qu'incarne l'impeccable Gauthier Baillot. Sa figure demeure plombée par le tragique d'une existence laborieuse. Il osera une seule phrase qui pourrait sauver son couple et sa dignité : « Je vais vous tuer ». Il n'en fera rien et sacrifiera, dans l'implacable tragédie, son épouse. Des cheveux mais aussi un ton

de voix, des gestes de mains, de poignets qui vrillent, de poings enfoncés dans l'imperméable, des regards noirs... Roide, Nathalie Dessay donne corps et chair à ce personnage de bourgeoise dont les failles se dévoilent peu à peu.

#### Des rapports de domination et de chosification

Premier texte écrit pour le théâtre par Marie NDiaye, *Hilda* scrute les rapports de domination et de pouvoir à travers notamment de la maîtrise du langage. Les dominants se donnent bonne conscience en voulant éduquer le petit peuple. Derrière le vernis de la bourgeoisie, M<sup>me</sup> Lemarchand masque à peine ses névroses, une monstruosité qui l'amène à détruire *Hilda*. Qui jamais ne paraît sur scène ; la grande absente se chosifie à mesure que les dettes accablent le couple Meyer.

En glissant dans la folie monstrueuse de M<sup>me</sup> Lemarchand, le réel ponctué par des cris d'enfants et des espaces coupés par un paravent, bascule dans le conte fantastique comme souvent chez Marie NDiaye. Qui est ici servie idéalement par la force et la finesse de la lecture d'Élisabeth Chailloux et le trio d'acteurs que complète la percutante Lucile Jégou.

**Veneranda PALADINO**

À voir au Théâtre national de Strasbourg jusqu'au 17 octobre.  
[www.tns.fr](http://www.tns.fr)



Spectacles > Théâtre > Natalie Dessay, patronne dévoratrice dans Hilda

## THÉÂTRE



### Natalie Dessay, patronne dévoratrice dans Hilda

12 OCTOBRE 2021 | PAR CHRISTOPHE CANDONI

*Au Théâtre National de Strasbourg, l'ex star du chant lyrique Natalie Dessay campe une patronne d'une monstrueuse ambivalence dans Hilda de Marie Ndiaye, une fable édifiante de perversité et de dévastation sur l'esclavagisme contemporain.*

Après la création de *Berlin mon garçon* mis en scène par Stanislas Nordey, c'est un texte plus ancien de la romancière et dramaturge Marie NDiaye, autrice associée au TNS, qui se laisse redécouvrir dans une mise en scène d'Elisabeth Chailloux. Écrite en 1999, la pièce qui anticipait l'uberisation forcenée de la société actuelle a pour particularité de prendre pour titre le prénom pas ordinaire d'un personnage totalement absent au plateau. Si Hilda ne paraît pas en scène, son nom est inlassablement répété, articulé, tant il polarise l'attention. Et si on ne la voit pas, ne l'entend pas, elle, Hilda, c'est pour mieux souligner la place assujettie qui lui est conférée. Engagée par une grande bourgeoise de province, Hilda est continuellement affairée aux tâches domestiques et finalement réduite à l'esclavage. Du service à la servitude il n'y a qu'un pas. Madame Lemarchand qui l'engage se targue d'être de gauche et donc sensible à la détresse humaine, elle mène pourtant un jeu implacable de domination et d'oppression en asservissant cette jeune femme de plus basse extraction.



Depuis ses premiers pas sur la scène théâtrale dans Und, un texte de l'Anglais Howard Barker, Natalie Dessay a montré une certaine appétence pour les rôles et les textes redoutablement retors. Elle s'illustre parfaitement aguerrie à l'écriture ardue et aux circonvolutions logorrhéiques de Marie NDiaye qu'elle maîtrise avec une incroyable exactitude. Elle prête son allure fière et altière, un ton sec et un brin revêche au personnage évidemment odieux de cynisme. Elle joue à merveille l'autorité, l'irascibilité, l'obséquiosité en affichant autant de bienveillance outrée que de franche antipathie mais apporte finalement beaucoup de complexité, d'ambivalence, à l'héroïne qu'elle incarne sans complaisance tout en laissant entrevoir ses failles, ses fêlures, ses frustrations. Car à mesure qu'Hilda est soumise à une série d'obligations entraînant la perte totale de sa liberté, sa maîtresse se laisse elle-même prendre en piège de la dépendance et de sa propre dépossession, ce qu'elle exprime au cours de face-à-faces avec le compagnon d'Hilda, un travailleur précaire réduit au mutisme et avec la sœur d'Hilda, plus contestataire.

En ayant recours à des moyens scénographiques d'une grande sobriété, la mise en scène économe et raffinée d'Elisabeth Chailloux montre bien les rapports de force et le mépris de classe dont il est question dans la pièce placée sous les signes de la dévoration et de la déréliction.

Hilda

Au TNS jusqu'au 17 octobre

puis aux Plateaux sauvages (Paris) du 20 au 30 octobre, à la Comédie de Caen, du 1er au 3 février 2022, au Théâtre des Quartiers d'Ivry, du 16 au 20 février 2022 et à Toulon, le 8 mars 2022.

Visuel : ©Jean Louis Fernandez

# Hilda



© Photo Y.P; -

J'en ai rencontré, au théâtre, des garces, des psychopathes névrosées, des perverses narcissiques et des femmes épouvantables de sadisme et de méchanceté.

(Je parle évidemment de personnages, sur les planches, entendons-nous bien...)

Mais alors là !...

Marie Ndiaye, Elisabeth Chailloux et Nathalie Dessay viennent de placer la barre très, mais alors très haut.

Dans cette pièce de Melle Ndiaye, parue en 1999, Mme Lemarchand se définit elle-même comme une « bourgeoise de gauche ».

Dame, elle vient d'adhérer au parti radical. C'est vous dire...

Mme Lemarchand est en réalité un vampire de nos sociétés plus modernes les unes que les autres.

Elle a besoin en permanence de « chair fraîche », c'est à dire d'une employée de

maison.

Hilda sera la prochaine.

Après Françoise, Consuelo, Brigitte, Yvette, et encore une Françoise et une autre Brigitte...

Des femmes qu'elle va user, purement et simplement.

Oui, Hilda sera la prochaine à subir le martyre, à être transformée en esclave de cette femme qui, délaissée par son mari, répugnant à s'occuper de ses trois enfants, à besoin d'une créature à modeler selon ses moindres désirs, un golem à façonner afin de combler sa solitude, afin de lui faire oublier son désespoir, sa tristesse et satisfaire sa perversité.

C'est bien simple, j'ai eu l'impression de me retrouver au beau milieu d'une œuvre de Stephen King, tellement la descente aux enfers de deux femmes, la dominante et la dominée, est racontée de façon glaciale, au scalpel.

Cette dominante sera omniprésente. Cette dominée sera totalement absente du plateau.

Et pourtant, nous ne verrons qu'elle.

C'est là l'une des grandes forces de cette œuvre dramaturgique.

C'est par les différents échanges de cette Mme Lemarchand avec les deux autres personnages, Franck le mari de Hilda et Corinne, sa sœur, que nous allons comprendre et mesurer le calvaire que va endurer l'employée de maison devenue esclave.

En plus de nous décrire en détail l'un des plus affreux personnages que je connaisse, Marie Ndiaye nous confronte à notre propre réalité contemporaine, en dénonçant les méfaits de cette société qui se donne bonne conscience en permanence, où l'argent peut tout acheter, y compris l'inachetable, c'est à dire la dignité et la vie d'un autre être humain.

Une société où les registres de langues définissent peut-être plus que les actes eux-mêmes l'appartenance aux différentes castes sociales.

En ce sens, cette œuvre est éminemment politique : nous assistons à une lutte impitoyable des classes au cours de laquelle une infâme représentante des CSP+++++++ va humilier des prolétaires.

C'est Corinne qui parviendra à dire non à ce tyran en talons aiguilles et peignoir de soie.

Parfois, les pauvres se révoltent !

Elisabeth Chailloux a bien compris le côté glacial et glaçant de tout ça.

La mise en scène est elle aussi au tranchoir.

Elle ne nous laisse aucun répit, aucun moment pour souffler, dans ce décor nu au premier plan.

Seule une petite kitchenette stylisée sera utilisée tout au lointain, à cour, pour quelques changements de costumes.

Un piano à queue servira lui de refuge symbolique à Mme Lemarchand, à jardin cette fois-ci, toujours au lointain.

Des panneaux pivotants translucides eux aussi complètement nus symboliseront les portes de l'appartement respectif de chacun.

Et puis il y a Nathalie Dessay !

L'impressionnante Nathalie Dessay !

Sidérante, dans l'interprétation de cette femme.

La comédienne (et uniquement...) parvient à incarner de façon magistrale et époustouflante la perversité mais aussi d'une certaine manière le désespoir le plus profond.

L'ambivalence est omniprésente. Par moment, on la plaindrait, sa Mme Lemarchand, avant de la détester à nouveau très vite.

Sa progression dans l'horreur (il s'agit bien de cela) est stupéfiante.

Elle parvient également à nous faire rire, tellement elle profère de monstrueuses énormités. Impossible de rester de marbre devant ce qu'elle nous dit. Elle nous fait sourire avant de nous indigner.

Son « Franck !!! », prononcé de multiples fois avec quantité de points d'exclamation est inoubliable !

Melle Dessay est parfaitement parvenue à endosser le costume de ce magnifique personnage. Une interprétation dont on se souviendra très longtemps.

Gauthier Baillot est lui-aussi parfait.

Dans ce rôle ô combien difficile de mari-interlocuteur privilégié de l'ignoble Mme Lemarchand, il nous confronte à beaucoup d'émotions qui évoluent elles-aussi de façon très subtiles.

Je n'en dis pas plus.

Lucile Jégou est une Corinne tout à fait convaincante, parvenant à tenir tête au personnage principal. Celle qui se révolte, vous dis-je...

Il ne faut absolument pas passer à côté de cet enthousiasmant spectacle coup de poing, qui procure bien des frissons dans le dos.

Une version d'une pièce dont la mise en scène et l'interprétation resteront dans





[Accueil \(https://cultures.blog.snes.edu/\)](https://cultures.blog.snes.edu/) » [Publications, éditions, culture \(https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/\)](https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/) » [Culture \(https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/\)](https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/) » [Actualité théâtrale \(https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/\)](https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/) » « Hilda »

## « Hilda »

**Comment réduit-on quelqu'un en esclavage ? De la violence des rapports sociaux dans la France d'aujourd'hui**

25 octobre 2021



### Bienvenue sur le blog Culture du SNES-FSU.

Des militants partagent ici des critiques littéraires, musicales, cinématographiques ou encore des échos des dernières expositions mais aussi des informations sur les mobilisations des professionnels du secteur artistique.

Des remarques, des suggestions ?  
 Contactez nous à [culture@snes.edu](mailto:culture@snes.edu)  
 (<mailto:culture@snes.edu>)

Elizabeth Chailloux s'est emparée du texte de Marie N'Diaye, un conte moderne et horrifique. Madame Lemarchand, qui se proclame bourgeoise de gauche et ne cesse de vanter sa bienveillance, convoque Franck, un travailleur précaire. Elle veut embaucher sa femme Hilda pour s'occuper de sa maison et de ses enfants. Elle veut Hilda parce que son prénom lui plaît et parce qu'elle a entendu dire qu'elle est belle et travailleuse. Mais on comprend vite qu'en fait elle veut beaucoup plus. Elle veut qu'Hilda l'aime, soit son amie, aime ses enfants plus que les siens, soit toujours à ses côtés et tant pis pour le mari et les enfants qu'ils ont ensemble. Franck, pauvre et endetté, elle ne cesse de le lui répéter, voudrait récupérer sa femme mais n'y parvient pas. Face à la logorrhée de Madame Lemarchand, qui a les mots pour convaincre, manipuler, séduire ou menacer, il est englouti. Il ne possède pas les mots pour s'exprimer et se défendre. Il sait que Madame Lemarchand a toutes les relations pour le perdre et il est pris au piège de la dette. Hilda elle aussi n'a que son silence, sa distance et sa haine muette à opposer, mais elle finira vidée de toute substance. Elle n'est plus qu'un zombie, comme le dit crûment Madame Lemarchand « crevée ... pfruit comme un ballon », Madame Lemarchand tentera bien d'entraîner Corinne, la sœur de cette Hilda désormais molle et inutile, mais Corinne la chassera en lui criant leur haine.

La pièce est forte et l'écriture de Marie N'Diaye avec ses mots simples, ses phrases courtes jouant sur les répétitions, les boucles est très efficace.

Pour la scénographie, Elizabeth Chailloux a souhaité un espace qui évoque un ring délimité par des panneaux, qui s'ouvrent parfois sur une vidéo des arbres du jardin de Madame Lemarchand ou la banlieue. Chacun des six actes de ce combat se clôt sur du noir et s'ouvre sur des pleurs d'enfants comme dans un conte inquiétant. Quant à Hilda, elle est au centre de la pièce mais on ne la voit jamais.

Nathalie Dessay incarne Madame Lemarchand. De son passé de chanteuse lyrique elle a gardé cette distinction bourgeoise qui sied au personnage. Mais, sous cette apparente douceur bien élevée, se révèle vite une monstruosité terrifiante. Sans aucune retenue et sans la moindre honte, elle envahit tout l'espace, enchaîne remarques déplacées, séduction ou menaces dans un discours sans filtre, une logorrhée dépourvue de toute discrétion qui déstabilise l'autre. Elle est formidable aussi bien quand elle est impérieuse que lorsqu'elle dévoile sa détresse. Elle nous laisse horrifiés quand, à la fin, elle secoue la tête en tous sens pour faire voler ses cheveux comme, dit-elle, le faisait Hilda, quand elle était arrivée chez elle avant qu'elle ne la transformât en zombie. Face à Nathalie Dessay qui, semblable à son personnage vampirise le plateau, Gauthier Baillot impose le sien, ce qui n'est pas simple ! Il parle peu mais sa présence est intense et c'est Lucile Jegou qui apporte la violence de Corinne, celle qui refuse d'être le nouveau jouet de Madame Lemarchand et lui dit carrément « Crève ! ».

Au sortir de la pièce, on pense à ce que disait Pasolini « Le bourgeois est un vampire qui n'est pas en paix tant qu'il n'a pas mordu le cou de sa victime pour le pur plaisir de la voir devenir pâle, triste, laide et sans vie ». Tout est dit des diverses formes de la domination bourgeoise – par l'argent, par les relations mais aussi par le langage – dans cette fable politique fine et profonde. À voir absolument !

*Micheline Rousselet*

**Jusqu'au 30 octobre aux Plateaux Sauvages – 5 rue des Plâtrières, 75020 Paris – du lundi au vendredi à 20h, le samedi à 17h – Réservations : 01 83 75 55 70 ou [lesplateauxsauvages.fr](https://lesplateauxsauvages.fr)**

**hottello**

**critiques de théâtre par véronique hotte**



**Hilda, texte de Marie Ndiaye (Editions de Minuit), mise en scène d'Elisabeth Chailloux – Théâtre de la Balance.**



• Crédit photo : Jean-Louis Fernandez.

**Hilda**, texte de **Marie Ndiaye** (Editions de Minuit), mise en scène d'**Elisabeth Chailloux** – Théâtre de la Balance.

« *J'ai besoin d'Hilda pour affronter la longueur des jours, pour sourire à mes enfants et résister au désir de nous faire passer tous de l'autre côté.* » Pulsions de vie et de mort d'une femme-vampire, insatisfaite de son existence, avide de l'autre – son infériorité sociale, sa jeunesse et sa beauté.

Mme Lemarchand, bourgeoise en région, de gauche et bienveillante, convoque Frank Meyer, travailleur précaire, dont elle veut engager l'épouse, Hilda, en tant qu'employée de maison. Pour cinquante francs de l'heure – ce qui n'est pas peu payer -, elle fera le ménage, s'occupera des enfants et lui tiendra compagnie. Un esprit ouvert et un corps gracieux caractérisent la jeune femme : l'employeuse autoritaire ne s'arrêtera sur aucune autre employée répertoriée dans la ville. Ne supportant pas la solitude, elle exige la perle rare dont elle ne saurait déjà plus se passer.

Femme de peine ou de servitude, bonne ou servante : « ... *il me faut absolument quelqu'un, une femme de corvée et de devoir, une femme de service. Je ne peux vivre sans une femme de ce genre à la maison.* » Ces femmes, à proprement parler, précise la commanditaire, font d'elle leur esclave – renversement de pouvoir et de valeurs quand l'exploitée devient celle qui prétendument exploite. Elle informe encore Franck qu'elle et son mari sont cultivés et sensibles à la détresse.

En quelques actes, la représentation suit son cours jusqu'à l'épilogue, laissant Mme Lemarchand dans une posture en réactualisation constante, selon la situation et les jours qui filent, se faisant sensiblement plus vindicative et toujours plus violente, agressive, surplombant son interlocuteur.

Il y a entre les deux personnages, durant les quatre premiers tableaux, un affrontement qui ressemble à un combat de boxe – le mari cède finalement sa femme après hésitations, puis désire se rétracter car Hilda fait trop d'heures, ne rentre que tard ou plus du tout dans son foyer – les lettres d'avances d'argent tendues à Franck Meyer ne compensant pas le sentiment d'aliénation.

Et Hilda sera d'autant plus asservie qu'elle devra travailler plus longtemps pour honorer la dette. Au cinquième tableau, Frank s'est blessé, n'est plus rétribué, ne peut plus s'occuper des enfants. Au sixième tableau, Corine, soeur d'Hilda, prend le relais et n'accepte pas l'emploi de la patronne.

La scénographie d'Yves Collet et de Léo Garnier donne à voir au public ces deux espaces la fois proches géographiquement mais dont les quartiers dans une même ville sont très éloignés. La maîtresse-femme, à jardin, d'abord assise, surgit du lointain, laissant imaginer derrière son sillage une maison inscrite dans une verdure de beaux feuillages grâce à la vidéo de Michaël Dusautoy.

Ni l'un ni l'autre ne laissent l'accès libre au visiteur ou à la visiteuse à son propre domicile : une porte ouverte qu'on ne pénètre pas, si ce n'est la propriétaire ou le locataire qui rentre chez soi.

A cour, près du lointain, on devine la cuisine où vit le plus souvent celui qui travaille au noir.

A la différence d'Hilda absente et dont le nom sonne et résonne dans le flot de paroles de la locutrice, Frank est présent sur scène, s'en va, s'en retourne chez lui, agacé, puis resurgit encore. Gauthier Baillot, haute stature et visage viril, incarne celui qui travaille dur, lié à son épouse.

Face à la logorrhée verbale de l'employeuse, le travailleur précaire ne rétorque rien mais exprime avec franchise ses doutes et ses ressentiments dans une sûre économie de gestes et de mots.

Pour la metteuse en scène Elisabeth Chailloux, le rapport au langage est un marqueur social. Quand quelqu'un parle, on sait d'où il vient. Que l'on relise *Ce que parler veut dire* de Pierre Bourdieu : la langue est un instrument de communication certes, mais aussi un signe extérieur de richesse et un instrument de pouvoir. Mme Marchand assure, assume et réactive l'un des outils-phares de sa domination de classe, à côté de l'argent et de ses biens accumulés avec le temps: le pouvoir irréversible de la parole et des discours qu'elle s'octroie en tout confort – aisance et plaisir de s'entendre parler, exerçant en toute conscience une force qu'elle tient de la faiblesse de l'autre.

Franck n'a pas les mots pour se battre, mais sa violence, ses émotions, sa révolte, sa colère et surtout son silence – signes de sa pauvreté de langage, de la place qu'il occupe dans la société.

Pour Frank, et Hilda non visible, et Corinne, petite soeur de Hilda – Lucie Jégou, à la fois tranquille et déterminée dans sa présence sur scène, prédominent la détestation et la haine de la maîtresse abusive. Quant à celle-ci, abandonnée à la solitude et à la souffrance d'exister isolément, elle ne s'aime ni n'aime les autres, ni même ses enfants : elle aspire en échange à parler, à ordonner, s'expliquer, haranguer, annoncer, discourir et fasciner, à s'adresser et à s'entretenir avec Frank.

Ne lui reste, en quelque sorte, que la représentation absolue, le pouvoir de la scène et du théâtre.

Natalie Dessay, dans le rôle, est absolument convaincante, décidée et sûre d'elle, quémendant et demandant à l'autre plus fragile et plus faible économiquement, l'impossible – sa substance essentielle, son désir de vie et de vivre, de s'en sortir, d'aimer encore, malgré de maigres moyens.

Parole percutante et incisive, à la fois répétitive et variante à l'infini, la partition est musicale.

Une prouesse verbale, une performance expressive qui assigne Frank et le public à tendre l'oreille.

Véronique Hotte

Du 20 au 30 octobre 2021, du lundi au vendredi à 20h, le samedi à 17h, aux **Plateaux Sauvages – Fabrique artistique et culturelle de la Ville de Paris** -, 5 rue des Plâtrières 75020 – Paris. Tél : 01 83 75 55 70. [lesplateauxsauvages.fr](http://lesplateauxsauvages.fr) . Les 1, 2 et 3 février 2022 à la **Comédie de Caen, CDN de Normandie**. Du 16 au 20 février 2022 au **Théâtre des Quartiers d'Ivry**. Le 8 mars 2022, au **Théâtre Châteaullon Liberté Toulon**.





Elisabeth Chailloux a récemment présenté aux Plateaux Sauvages, l'adaptation du roman de Marie Ndaïye, *Hilda*. La mise en scène rigoureuse et alerte d'Elisabeth Chailloux apporte à cette comédie noire un magnifique cachet. Nathalie Dessay y délivre une performance étonnante dans cette histoire singulière.

*Mme Lemarchand, bourgeoise de gauche, convoque Frank Meyer. Elle veut engager son épouse, Hilda. Pour 50 francs de l'heure, il s'agit de faire le ménage, de s'occuper de ses trois enfants et de lui tenir compagnie. Pourquoi Mme Lemarchand veut – elle engager Hilda et personne d'autre ? Elle a entendu dire qu'Hilda était saine d'esprit et belle de corps.*

Dans sa relation avec Hilda, son employée de maison, Mme Lemarchand fait rapidement montre d'un déséquilibre caractériel qui tient à une forme de vampirisme psychique. Elle fait partie de ces personnes qui se nourrissent de l'énergie des autres jusqu'à aspirer toute leur vitalité. Mais par-dessus tout, elle dispose d'un désir de possession qui la dévore. Hilda devient alors un jouet entre ses mains, une poupée avec laquelle elle joue. Elle lave, habille et maquille Hilda. Ce faisant, elle tente de déposséder Franck de sa femme. Tout lui semble bon pour y parvenir. Franck résiste aux assauts répétés de cette femme à la tête froide qui poursuit sans cesse son obsession démente.



THÉÂTRE

**HILDA**

**MARIE NDIAYE, ÉLISABETH CHAILLOUX**

TNS (Strasbourg) | 14/10/2021 - 17/10/2021 | 4 rep. [VOIR TOUT](#) ▼



## Hilda, la nouvelle pièce de Marie NDiaye, avec Nathalie Dessay, au Théâtre National de Strasbourg

Élisabeth Chailloux met en scène la pièce avec l'actrice et cantatrice Natalie Dessay : une langue concrète, musicale et envoûtante, oeuvrant au décalage étrange avec le réel.

Madame Lemarchand, bourgeoise d'une ville de province, convoque Frank Meyer, ouvrier précaire travaillant au noir. Elle veut recruter sa jeune épouse, prénommée Hilda, pour faire le ménage, s'occuper de ses enfants, et lui tenir compagnie. Marie NDiaye compose un drame effroyable de la domination à la mécanique vampirique implacable, dans laquelle Madame Lemarchand, insatiable, est poussée à demander toujours plus à Hilda. Quelles seront les armes de résistance ?

**Marie NDiaye**, autrice associée au TNS depuis 2015, a écrit une quinzaine de romans, dont *La Vengeance m'appartient* (Gallimard, 2021). Écrivant également pour le théâtre, elle a fait paraître récemment *Royan. La professeure de français* (Gallimard, 2020) et *Berlin mon garçon* suite à une commande de Stanislas Nordey (Gallimard, 2019).

**Élisabeth Chailloux**, directrice artistique de la compagnie La Balance, a co-dirigé le Théâtre des Quartiers d'Ivry avec Adel Hakim de 1992 à 2019. Elle a notamment mis en scène des textes de Bernard-Marie Koltès, Philippe Minyana et Normand Chaurette.

## MAÎTRESSE ET TYRAN

**DOMINATION** La cantatrice Natalie Dessay revient sur scène avec pour toute musique les mots féroces de Marie NDiaye

**Hilda** ★★★

Elle a été ovationnée dans les plus grands opéras du monde. La retrouver dans des salles plus modestes est d'autant plus épatant que, pour sa conversion au théâtre, Natalie Dessay ne choisit pas la facilité. Dès 2015, dans *Und*, elle plaçait la barre très haut et s'attaquait – seule en scène sous des blocs de glace fondant le temps de la représentation – à un texte abscons de Howard Barker... Aujourd'hui, Elisabeth Chailloux la dirige dans *Hilda*. Dans cette pièce glaçante écrite en 1999, Marie NDiaye invente Mme Lemarchand, une bourgeoise qui se dit de gauche et ne peut s'arrêter de parler. Elle veut mettre à son service non pas une bonne mais une « amie-employée », la dénommée Hilda, qui saura s'occuper de sa maison, de ses enfants... Chemin faisant, cette maîtresse un poil givrée se révèle prête à tout pour répandre le malaise, la terreur, la culpabilité et, in fine, tisser sa toile, dévorer jusqu'à l'os sa frêle domestique. Hilda n'apparaît jamais sur scène : c'est à son mari, un colosse au regard perdu incarné avec force par Gauthier Baillot, que l'intraitable Mme Lemarchand s'adresse sous nos yeux ébahis.



Natalie Dessay et Gauthier Baillot. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Au lendemain de la générale de cette pièce, créée début octobre au TNS de Strasbourg, Natalie Dessay se confie. « De Marie NDiaye, je n'avais lu que *Trois Femmes puissantes* [Goncourt 2009] et je ne

**«Moi qui suis fascinée par les monstres, me voilà servie»**

Natalie Dessay

connaissais pas son théâtre jusqu'à ce qu'Elisabeth me propose ce rôle. J'ai lu et j'ai dit wow! Quelle férocité, quelle puissance! Moi qui suis fascinée par les monstres, me voilà servie. » Elle ne se voyait pas passer à côté d'une telle occasion : « J'ai beaucoup joué, à l'opéra, des jeunes premières et des soubrettes, à l'exception de la Reine de la nuit dans *La Flûte enchantée*. » Elle s'est mise au travail sur le texte dès avril, à tel point qu'elle se demande si son mari, le baryton Laurent Naouri, ne le connaît pas mieux encore : il lui a servi de répétiteur « quasiment tous les jours ». Il lui a fallu, aussi, inventer un parcours

physique précis l'aidant à mieux le mémoriser.

A dire tout ce qui lui passe par la tête, « y compris ce qui ne se dit pas, et en sachant très bien que ce n'est pas politiquement correct », Mme Lemarchand a le pouvoir d'envahir les autres. Sa parole décomplexée domine, son effroyable franchise asservit. Le malaise qui s'en dégage est aussi prégnant dans la salle que puissant sur la scène. « Ce qui frappe d'abord, avant la teneur du texte lui-même, c'est la langue voulue par Marie NDiaye », explique Natalie Dessay. L'hystérie crescendo du personnage, bientôt suffocante, distille une musique qui lui est propre et qui devient, alors, le chant du tyran. « De fait, la marge de manoeuvre me paraît plus grande et plus vertigineuse pour ce genre de texte que pour un rôle lyrique qui induirait un geste technique. Pour y arriver, il faut se mettre dans une bonne disposition, se laisser traverser. »

A ce jeu, l'écoute et la présence de son partenaire Gauthier Baillot sont cruciales, précise la cantatrice-comédienne. « Je n'aspire pas à être seule au théâtre. Je l'ai assez été à l'opéra, où chacun défend sa partition, où on doit délivrer une performance technique et athlétique. On y joue beaucoup plus seuls, alors qu'on est davantage ensemble au théâtre. » ●

ALEXIS CAMPION

« Les Plateaux sauvages » (Paris 20<sup>e</sup>), du 20 au 30 octobre, tournée en 2022. 1 h 30.





22/10/2021 09:59:04

## Pour la soprano star Natalie Dessay, une deuxième vie sur scène

=(Photo)=

Acclamée sur les plus grandes scènes lyriques, elle s'était convertie à la chanson avec Michel Legrand et depuis quelques années, la soprano star Natalie Dessay se réinvente au théâtre où elle se sent plus "créative" qu'à l'opéra.

Loin des personnages qu'elle a interprétés dans le lyrique --des femmes malmenées par le destin et les hommes--, la chanteuse de 56 ans campe dans la pièce "Hilda" une bourgeoise qui réduit à l'esclavage une femme de ménage à coups d'argent et de manipulation psychologique.

Le texte écrit par Marie NDiaye en 1999 et mis en scène par Elisabeth Chailloux aux Plateaux Sauvages à Paris jusqu'à la fin octobre, est magistralement interprété par la chanteuse qui a toujours été saluée pour son talent de comédienne. En 2007, le quotidien britannique The Guardian la décrivait comme une "bête de scène remarquable" après une interprétation mémorable de "La Fille du régiment" en 2007.

Si elle est une actrice née, elle n'en continue pas moins d'apprendre à apprivoiser la scène autrement.

"Je sais ce que c'est d'appréhender son corps sur scène, mais je m'aperçois que je ne respire pas de manière ample au théâtre", affirme-t-elle à l'AFP.

"Le geste est certes moins spectaculaire que lorsqu'on chante, mais il faut continuer à porter la voix et ne pas se contenter de parler", ajoute Natalie Dessay qui joue pour la quatrième fois au théâtre.

Pour cette artiste plus habituée à être dans "une attitude athlétique" sur scène, apprendre un texte "très long et très difficile" pendant six mois est libérateur.

"A l'opéra, c'est la musique qui décide. Et on chante au premier jour de répétition un peu comme on chanterait à la première. Au théâtre, on est beaucoup plus créateur car (le rôle) se construit graduellement", estime-t-elle.

Le rôle est celui de Mme Lemarchand, une femme dominatrice qui est dans un tel abîme de solitude qu'elle embauche Hilda comme femme de corvée et révèle ce qu'il y a "de monstrueux dans chacun d'entre nous".

Pendant une heure et demie, face au mari d'Hilda (qui, elle, n'apparaît jamais sur scène) Dessay excelle dans les nuances, tantôt autoritaire, tantôt manipulatrice ou obséquieuse.





La soprano, qui avait fait ses adieux à l'opéra en 2013, a fait ses débuts deux ans plus tard au théâtre avec un texte tout aussi complexe, "Und", de l'Anglais Howard Barker. Elle confie avoir deux projets de théâtre jusqu'en 2023.

Elle avait collaboré avec Michel Legrand, jusqu'à sa mort en 2019, avec des enregistrements de chansons et incarnant le rôle de Mme Emery dans la version scénique des "Parapluies de Cherbourg" au Châtelet.

Elle qui n'a jamais cessé de donner des récitals, avec son complice le pianiste Philippe Cassard, éprouve-t-elle une certaine nostalgie pour sa carrière dans le lyrique?

"Pas du tout, je ne regrette rien, j'avais fait le tour de la question. Je me répétais mais en moins bien", assure la chanteuse qui a subi des interventions chirurgicales sur ses cordes vocales.

Etant soprano lyrique léger (voix claire et cristalline), elle chantait surtout des rôles de jeunes filles, ce qui a fini par la frustrer. "La voix n'était plus fraîche comme à 25 ans et je ne voulais pas jouer les jeunes premières vieillissantes, c'est comme au sport".

Durant les confinements, son mari, le baryton-basse Laurent Naouri l'a aidée à retravailler sa voix pour "rééquilibrer les bas-médiums et les graves qui (lui)échappaient".

"J'ai reconstruit ma voix", assure la chanteuse dont l'intégralité de ses enregistrements d'opéra (33 CD et 19 DVD) est sortie en janvier 2021 chez Erato.

Elle trouve la nouvelle génération de chanteurs "hyper courageuse et très bien préparée" mais s'inquiète de l'incertitude liée aux conséquences de la pandémie.

"Je pense que j'appartiens à la dernière génération qui croyait que demain sera mieux que ce qui est derrière. Le temps de l'insouciance est terminée", dit-elle.

ram/ito/dch



**HILDA**

TNS – Strasbourg  
Plateaux Sauvages – Paris

à partir du  
**7**  
Oct.

## Natalie Dessay Monstre de solitude

Une bourgeoise veut acheter l'amitié de sa domestique. La première pièce de Marie Ndiaye, une histoire de vampire et d'esclave, mise en scène par Elisabeth Chailloux.

**Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous touche dans cette pièce ?**

**Natalie Dessay :** On n'a pas souvent l'occasion de jouer des rôles aussi forts dans une langue aussi somptueuse. L'écriture de l'auteur, cela m'a manqué à l'opéra. Même avec de très grands librettistes, on se fiche un peu des paroles, c'est la musique qui compte avant tout.

**Comment jugez-vous l'écriture de Marie Ndiaye ?**

Son théâtre est très poétique, très cruel aussi. On retrouve dedans des traits de sa personnalité, c'est une femme qui dégage une grande intensité tout étant calme et posée. Elle écrit "à l'os", avec peu de mots et pourtant son texte tourne comme s'il décrivait des volutes, c'est très particulier et très intéressant.

**Comment êtes-vous devenue Mme Lemarchand ?**

Je ne travaille pas la psychologie du personnage, je me laisse guider par le texte qui est quasiment un monologue, Mme Lemarchand n'arrête pas de parler, pour les autres et pour elle-même. Elle n'est pas quelqu'un qui calcule, son besoin de domination sans limite vient peut-être d'une grande

souffrance. Je ne lui cherche pas d'excuses mais cela m'intéresse de montrer comment son mal-être peut l'amener à devenir monstrueuse.

**Publiée en 1999, cette première pièce de Marie Ndiaye est pourtant très actuelle.**

**C'est une pièce politique sur des bourgeois de gauche, ce qu'ils croient faire et ce qu'ils ne savent pas qu'ils font. C'est aussi une pièce sur la domination par la maîtrise de la langue.** La lutte entre les classes sociales est loin d'être terminée. Les différences se creusent et la pièce parle des conséquences de ces écarts.

**C'est-à-dire ?**

Mme Lemarchand veut s'acheter une amie comme si c'était possible. Elle n'a pas conscience de l'énormité de sa position tellement elle crève de solitude et de dépression. L'argent est tout pour elle, sa situation est celle d'un vampire qui a besoin du sang de l'autre pour vivre. Il faut avoir lu *Entretiens avec un vampire* pour savoir qu'être un vampire pour l'éternité, c'est une véritable malédiction.

**Le théâtre a pris une grande place dans votre vie ?**

Où même si je ne renie pas ma vie

de cantatrice qui représente tout de même trente ans de ma carrière et qui n'est pas tout à fait finie. Même si je ne suis plus à l'opéra, je continue à travailler ma voix et j'explore de nouvelles expressions comme la comédie musicale. J'adore découvrir de nouvelles expériences, le travail de clown par exemple que j'adore, c'est horriblement difficile mais très formateur. Ce travail sur le corps, le lâcher prise et l'improvisation nourrit mon répertoire de comédienne.

*Propos recueillis par  
Patrice Trapier*



■ *Hilda*, texte Marie Ndiaye, mise en scène Elisabeth Chailloux, avec Natalie Dessay, Gauthier Baillot, Lucile Jégou. **TNS Strasbourg** 03 88 24 88 24, du 7 au 17/10. **Les Plateaux Sauvages** 75020 Paris, 01 83 75 55 70, du 20 au 30/10